

Commentaires

Numéro 16, décembre 1984, janvier 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1984). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (16), 5–13.



ÉRIKA Jean-Yves Soucy Libre Expression

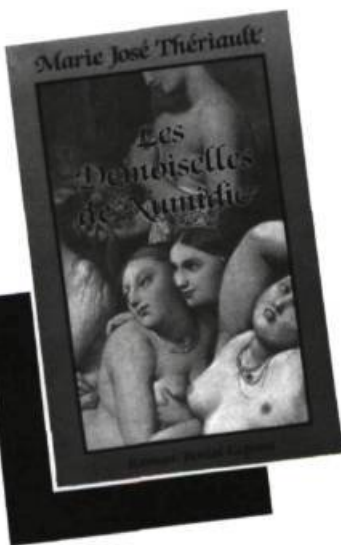
Si vous vous fiez à la présentation du livre, si vous lisez le résumé à l'endos de la couverture, vous vous direz: encore une histoire d'amour. Alors vous le laisserez tomber parce que vous en avez assez des histoires d'amour, dans la vie comme en littérature; ou bien vous le trouverez trop cher; ou encore vous l'achèterez parce que vous êtes un éternel romantique. Dans ce dernier cas, vous risquez de découvrir une oeuvre charmante.

Un beau jour d'été, Louis (prononcez Thomas) s'aperçoit qu'une bestiole à poils bruns fait du camping dans les plates-bandes de sa cour. Intrigué, il découvre que la bibitte n'est rien de moins qu'une taupe claustrophobe, commère et hautaine, à la recherche d'un serviteur. Thomas, prêt à accepter n'importe quoi puisqu'il cuve une peine d'amour, jouera donc le rôle de maître d'hôtel auprès de cette Eulalie (prononcez Érika), une enqueteuse née, de race noble par surcroît. Il se pliera à ses moindres caprices, pardonnera ses nombreuses frasques, mais il appréciera avant tout son insolite amitié. La conclusion? motus et bouche cousue, car vous révéler la fin serait vous

ravir injustement votre dernier sourire.

Avec ce roman plein d'imagination, le talent de conteur de Jean-Yves Soucy marque de nouveaux points. Les personnages, doués d'un étonnant sens de la répartie, sont très colorés. L'idée de faire cohabiter une taupe possessive et un célibataire plus ou moins endurci donne lieu à des scènes savoureuses. L'humour est la qualité première de ce livre. On sourit. On s'esclaffe même. Et à ceux qui trouveront l'histoire anodine, on pourra toujours souligner l'amusante et pertinente caricature que l'auteur trace de la société des «humains», poussant certaines évidences jusqu'à l'absurde... Voilà une oeuvre drôle et tendre, une jolie trouvaille.

Michel Dufour



LES DEMOISELLES DE NUMIDIE

Marie José Thériault
Boréal Express, 1984

Marie José Thériault, dans ce premier roman, met en scène des amants de la mer. Pour ces marins, les tête-à-tête avec l'océan deviennent des occasions de rentrer en soi pour se ratisser et se reconnaître, des prétextes pour chercher dans la mer une nourriture intime,

divine et mystique. Les personnages — on le sent à travers cette écriture toute empreinte de sensualité — entretiennent un penchant pour l'envers des choses, pour ce qui se trouve de l'autre côté du miroir, pour le flou. On découvrira l'insaisissable Serena évoluant à bord du *Maria Teresa G.* avec une telle aisance qu'elle semble «une excroissance du navire même»; cette femme *maritime* saura s'entourer d'une aura de mystère.

Le *Demoiselle de Numidie* n'est-il qu'un bâtiment de fable, un bordel fantôme, ou bien s'enracine-t-il dans la réalité? Ces dames que Çulic appelle les «cocottes marines» et qui font naître en lui un immense désir d'exotisme ne sont-elles que le fruit d'imaginations fertiles? À vous de découvrir.

Je connaissais déjà Marie José Thériault par ses recueils de poésie et j'ai été séduite par son oeuvre de romancière. Son écriture, dans ce roman, est la plus convaincante lorsqu'elle est la plus proche de la poésie.

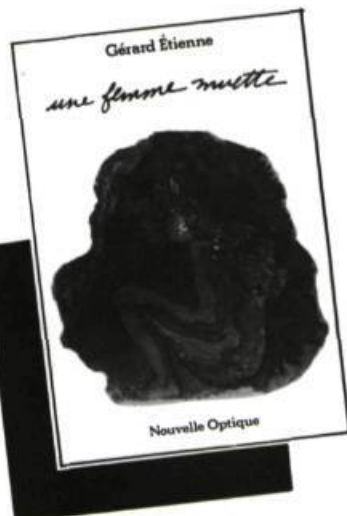
Susy Turcotte

UNE FEMME MUETTE Gérard Étienne Nouvelle Optique, 1983

Fiou! J'espère que c'est vraiment un roman!

Pas de crucifix à l'envers, pas de mèche de cheveux nouée sous ma chaise, pas de queue de rat dans les tiroirs, pas d'araignée velue au plafond, pas de démon sanguinolent à la fenêtre, pas de photo poignardée ni de cendre suspecte sous mon lit: on peut parler, les esprits maléfiques sont loin.

Gros Zo, lui, les a invoqués pour qu'ils pénètrent le corps et l'esprit de sa légitime Marie-Anne, au point de lui faire prendre le chemin de l'asile. Bon débarras! Il peut maintenant copuler à tour de queue et bâtir un avenir à la mesure de sa



grande gueule. Profondément troublée mais pas folle, Marie-Anne s'enfuit de l'hôpital; au hasard de son errance, elle rencontre son agent Glad, une belle et gentille Québécoise toute douce qui lui donnera la force de résister à son tortionnaire.

Gérard Étienne a construit son récit comme un damier où les éléments s'opposent successivement: un chapitre Marie-Anne et un chapitre Gros Zo; les bas-fonds des taudis d'Haïti et la relative prospérité de Montréal; les bourgeois méprisants réfugiés à Outrement et le menu peuple entassé à Saint-Léonard; la malade haïtienne et la salvatrice québécoise; l'asphyxie de Gros Zo et la renaissance de Marie-Anne; l'écrivain noir et le lecteur blanc. À cet égard, comment ne pas souligner les très belles pages toutes pleines de tendresse, de sensibilité et de doux érotisme qui décrivent la relation entre Marie-Anne et Hélène, à côté de la description très dure des hallucinations de Marie-Anne, la femme muette.

Claude Rénier

**VOULOIR LA FICTION, LA
MODERNITÉ**
Nouvelle barre du jour
Septembre 1984

Depuis septembre 1977, sept



ans déjà. Depuis trois ans et 36 numéros, ont veillé à la par(tu-
(ri)tion de la revue Lise Guèvremont, Louise Cotnoir et Hugues Corriveau (l'ordre alphabétique est inversé). Du numéro 141 à l'in-fini, seize nbj/année sous l'égide de Jacques Sojcher, Bernard Noël, Louise Anaouïl, Line McMurray, Normand de Bellefeuille, Michel Gay et Jean Yves Colette (l'ordre inversé est arbitraire). Un numéro 141 à lecture critique mcModerne où la littérature est possible.

VOULOIR LA FICTION
× 28 = À BOUT PORTANT
— RÉAGIR: i.e. prendre une position de «congruence» entre l'expression et le contenu dans le tissu du texte? En ce sens dériver du langage commun est avant tout affaire d'accélération. Se dire surtout qu'il y a la page des matières. Écrire pour parler: c'est et ça louche vers le ludique, j'insiste, contraint à l'espace énigmatiquement travaillé. Rendre visible la coïncidence, le kik des apparences et cette nouvelle lisibilité filante. Pour ce/se faire, avoir confiance en l'imagination théorique. she writes. La forme est le moyen ancien/nouveau qui retient le sens aigu imprévu de l'irreprésentable. This is it.

«la modernité au cœur de son, TEXTE.

Josette Giguère

QUAND JE LIS JE M'INVENTE Suzanne Lamy L'Hexagone, 1984

Du projet qui émerge des «écritures au féminin», certaines caractéristiques semblent généralisées: désir d'inscrire une spécificité historiquement neutralisée, de montrer que dans le discours ça parle d'abord à partir du sexe, de démarquer, par le texte même, des rapports différents: au corps, au réel, au savoir, à la parole.

L'essai de Suzanne Lamy propose un regard sur cette différence, à la fois dans la perspective du discours théorique et dans celle du commentaire sur différentes écritures: une connivence s'établit qui pose les axes, dans la relation écriture/lecture, d'une sororité. Interrogeant les institutions du savoir, l'auteure tente de donner certaines réponses à l'évacuation de la critique féministe, à la marginalisation et à la ghettoïsation des écritures de femmes tout en insistant sur leur diversité.



Si, en général, le propos de Suzanne Lamy est intelligent, il en résulte à mon avis une demi-réussite. Cette diversité dont on nous dit qu'elle constitue le noyau des écritures au féminin semble plutôt en surface, celles dont l'auteure rend compte apparaissant figées dans la

même démarche: comme si leur dénominateur commun se devait d'obéir à la condition d'écritures ne pouvant être produites par des hommes. De plus, Suzanne Lamy se limite essentiellement à des écrivaines de fiction, délaissant ainsi des femmes plus engagées dans le savoir. Qu'aurait-elle à dire sur Simone Weil, Margaret Mead, Mary Douglas ou Marguerite Yourcenar, entre autres?

Suzanne Lamy s'interroge sur le peu de considération accordé à la critique féministe. Malheureusement une telle critique, surtout au Québec, a encore mal articulé ses outils théoriques et ce n'est sûrement pas par de sempiternelles plaintes sur le caractère phallocentrique du savoir qu'elle les trouvera. À quand un apport vraiment original à la question?

Francine Bordeleau

DEVANT L'ÉTANG Lise Harou VLB éditeur

«Il y a un étang qui dort dans la cour de l'hôpital psychiatrique, je l'ai vu.» Aussi l'idée lui vient-elle, urgente, d'y convier Isabelle Boilard afin de sonder, ensemble, ses eaux dormantes.

Alors les eaux s'animent, et dans le moire de leur clapotis elle voit émerger une nuée de souvenirs: des bribes de conversations, à l'hôtel ou au restaurant, un mari, des enfants, des amies, des vêtements, des tableaux aussi, et des livres. Des souvenirs de souvenirs, d'émotions, de désirs, de déchirements. «J'ai étrangement mal à mes heures», se dit-elle. À qui d'autre pourrait-elle l'avouer? Il n'y a personne, sinon cette Isabelle Boilard partie, elle aussi, explorer ses eaux dormantes. De toute façon, les mots sont si imprécis, si fragiles dans sa bouche. Alors, elle s'investit tout entière dans son regard. Avec la venue du printemps, la brume a pu se dissiper



et les eaux s'animer. Mais voilà que son regard, «il est constamment distrait par la pensée de figures amies ou d'anecdotes reprises au passé ou inventées». Tout est encore en demi-teintes: demi-courage, demi-drame, demi-vérité, demi-mensonge. «Une vie entière passée à rapiécer, à raccommorder», à tenter de réconcilier l'inconciliable. Apprenons-nous seulement à vivre, Isabelle Boilard? Et quand admettrons-nous que «rien ne se résout vraiment (...) avec le temps ou avec l'âge?» Que nul printemps ne saura porter le dégel jusqu'à ces eaux-là? Elles dorment si profondément.

Elle parle. D'elle, de sa vie. De vous. De moi. «Le temps passe vite et les corps aimés sont à peine effleurés, les conversations écourtées ou avortées, les amitiés négligées et l'essentiel toujours remis à plus tard.»

«Il y a un étang magnifique dans le jardin de l'hôpital, je l'ai vu.» Sur le bord de cet étang, j'ai rejoint sa voix. Elle ne me parlait pas pourtant. Elle parlait. C'est assez. «Restons ensemble, sans bouger, Isabelle Boilard. Les voyez-vous maintenant ces eaux dormantes?»

Guy Cloutier



PRÉSENT!

Jean Charlebois
Éd. du Noroît, 1984

Depuis *Popèmes...* (1972) jusqu'à *La Mour* suivi de *L'Amort* (1982), j'ai toujours été séduit, émerveillé par l'entreprise poétique de Jean Charlebois; ludique, distanciée vis-à-vis d'elle-même, en marge des attitudes poétiques courantes ou des incidences thématiques d'un temps, cette oeuvre (maintenant huit titres en une dizaine d'années) procède comme en se jouant mais toujours avec cette patience sérieuse d'un jeu qui ré-invente (détourne) le cours habituel de la parole. Voici maintenant ce petit «livre rouge», pourtant très discret, presque anonyme puisque le titre et le nom de l'auteur n'y apparaissent que sur l'épave: *Présent!* Jean Charlebois. Et rien ici du traité idéologique appuyé ou de quelque avis de dénonciation. Le texte, de lui-même, tire ses preuves. Mise en page: à gauche, datés, des fragments de journal intime, des notes cursives, des bribes de manchettes (le Salvador, le Liban, Reagan, Moscou,...), des séquences de rêves, des commentaires musicaux, des listes d'objets: tout cela, «proèmes», éclatés, délimite l'environnement du poème, en indique la quotidienneté, la concrète actualité. À droite, au haut de la page, en épigraphes, des murmures érotiques: «toute mouillée. Ouvre-toi. Ouvre tes pattes. Ouvre» ou encore, «des p'tits coups sur le bord. Oui là. Ah

c'est». Puis, vient le poème qui, maintenant, pour l'essentiel, parle du corps désirable et du regard urgent: «les yeux ne seront plus libres que dans d'autres yeux». La poésie, «Machine à mouder le temps», trompe l'oeil: «et, pour tout voir et ne rien regarder, /la vie s'est posée alentour de tes yeux». Puisque «Voir ouvre tout l'espace au désir» (Jean Starobinski), les textes se donnent comme autant de fenêtres et de miroirs où se profilent, innocents et ravis, les corps amoureux. Gestes, poses, prises et emprises des chairs: seul langage devant l'absurde. À travers les mouvements de l'acte érotique, le monde, le paysage agissent autrement: en spasmes, en embellies: «et elle fouira le ventre hurlant/en avalant la mer et les poissons volants/et les bramelements de bête douce/qui giclent des reins antilope du sorcier». Ces plaisirs physiques (ces bonheurs d'expression...) ne se départissent pas de conscience; aussi, la poésie pense («Quelqu'un souffre d'éternité, depuis toujours»), le poème proteste: «En bordure des mots qui font des ronds dans l'air/des bombes gerbent. Des têtes éclatent. /Partout» Et qu'importe qu'il y ait, ça et là, des vers jolis («La neige n'en finit plus de neiger des âmes» ou de la petite musique un tantinet dentellière, Jean Charlebois nous restitue, par delà «l'insoutenable légèreté de l'être», avec la sagesse du *Kâma-Sûtra*, certains charmes exquis et conséquents d'une carte du tendre.

Paul Chanel Malenfant

ANNE D'ACADIE
Jeanne Ducluzeau
Éd. d'Acadie, 1984

Vous vous souvenez de la France glorieuse telle que perçue à la petite école: ses palais et châteaux, ses rois et ses cardinaux, ses maréchaux et ses courtisans, sa noblesse et ses

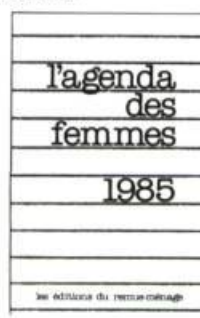
les éditions du remue-ménage

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DE DUPLESSIS

Sous la direction d'Andrée Yanacopulo

Les femmes et le duplessisme... Pourquoi sommes-nous complices d'un pouvoir qui nous écrase, nous domine ou nous nie?

192 pages, illustré, prix en librairie: 10,95\$



L'AGENDA DES FEMMES 1985

Textes de Colette Beauchamp, Nicole Lacelle, Colette Bétit, Francine Pelletier, Hélène Pedneault et l'équipe des éditions.

Où en est le féminisme 10 ans après l'Année internationale de la femme? Des textes qui posent des questions et incitent à la réflexion; des féministes parlent d'elles-mêmes et du féminisme actuel.

352 pages, illustré, «new look» Prix en librairie: 9\$

LAURÉATES DU PRIX ALFRED-DESROCHERS 1984

LA PEAU FAMILIÈRE

Louise Dupré

1er PRIX ALFRED-DESROCHERS

128 pages, illustré, prix en librairie: 9\$



LES RENDEZ-VOUS PAR CORRESPONDANCE suivi de LES PRÉNOMS

Louise Cotnoir

2e PRIX ALFRED-DESROCHERS

«L'espace petit, turtif et juste assez pour les baisers à la fin le prénom libre.»

Photos de Danielle Péret

104 pages, illustré, prix en librairie: 9,95\$

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Montréal H2T 2E1

Tél.: (514) 845-7850

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

commentaires



n'imaginions même pas la vie du menu peuple et des paysans qui trimaient de l'aube au crépuscule derrière tout ça.

Jeanne Ducluzeau éclaire un coin de l'arrière-scène en décrivant le dur quotidien des paysans et des métayers poitevins, les rudes travaux, les lourdes charges, les rentes coûteuses au propriétaire du sol, les taxes de toutes sortes, les incessantes corvées, les frais et péages multiples qui s'abattaient sur eux au bon vouloir des seigneurs en plus des famines, des épidémies et du passage fréquent des bandes armées et des brigands.

L'arrivée et l'installation de plusieurs familles de déportés acadiens allaient changer l'implacable cours des événements pour Sylvain, un paysan

intelligent, travailleur et ambitieux: nous le suivons de la ferme de son défunt père jusqu'à sa rencontre avec les Acadiens, son mariage avec la belle Anne et son retour des armées républicaines lors du soulèvement des Chouans.

Malgré quelques passages un peu «fleur bleue» et des interventions directes dans le récit, Jeanne Ducluzeau raconte intelligemment et agréablement le quotidien des humbles poitevins et de leurs nouveaux voisins acadiens.

Une belle façon d'aborder l'histoire de France, la vraie, celle des petits à l'ombre des grands.

Claude Régnier

DERRIÈRE LA VITRE Paul-André Bourque Triptyque

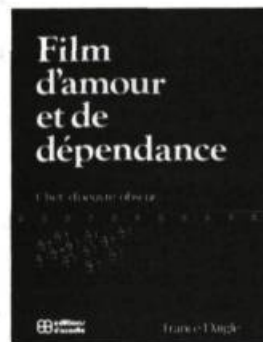
Un «bel homme» dans la trentaine, photographe à la pige «très coté», travaille avec un «mannequin newyorkais très en demande», genre Grace Jones, sur la Place de la Palud à Lausanne. C'est dans ce cadre romantique que l'oeil du photographe se pâme à la vue de Pastel, une «très belle» Suisse qui mène «une fructueuse carrière d'architecte». Le récit de Paul-André Bourque confronte le lecteur à une histoire difficilement vraie/semblable, une histoire «arrangée avec le gars des vues».

C'est court puisqu'il s'agit ici d'un scénario pour la télévision, ce médium qui utilise le

abbayes, ses campagnes militaires et ses conquêtes. C'était tellement grandiose que nous

**Éditions
d'Acadie**

VIENT DE PARAÎTRE



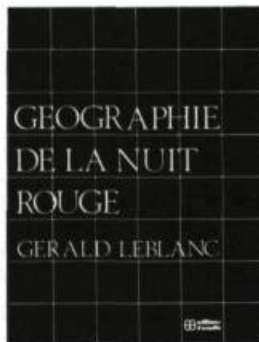
France Daigle

**FILM D'AMOUR
ET DE
DÉPENDANCE**

Chef-d'oeuvre obscur

119 p., 7.50\$

ISBN 2-7600-0105-9



Gérald Leblanc

**GÉOGRAPHIE
DE LA NUIT
ROUGE**

47 p., 6.00\$

ISBN 2-7600-0106-7

**Éditions
d'Acadie**

PARAÎTRA BIENTÔT



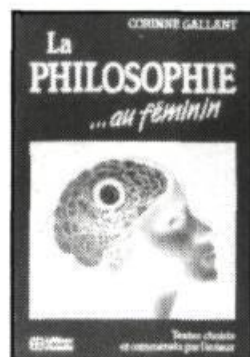
Roy Bourgeois/
Maurice Basque

**UNE HISTOIRE
DE LAMÈQUE**

des origines à
à nos jours

126 p., 9.95\$

ISBN 2-7600-0104-0



**LA
PHILOSOPHIE
AU FÉMININ**

Textes choisis et
commentés par

Corinne Gallant

276 p., 9.95\$

ISBN 2-7600-0108-3

LES ÉDITIONS D'ACADIE 351 rue St-George, Moncton, N.-B. E1C 1W8

Nos livres sont distribués par DIFFUSION PROLOGUE



réel de façon parfois paradoxalement irréaliste. Bourque s'amuse «derrière la vitre» à déjouer notre regard, jouant beaucoup d'ironie à l'endroit des dramatiques et séries présentées au petit écran. L'utilisation très habile des techniques de la télévision, le rythme effréné auquel se succèdent les séquences, tout dans ce texte concourt à tromper la vigilance du téléspectateur, à rendre floues, indécises, les frontières du réel, du vraisemblable.

Derrière la vitre: un exemple-outil fort utile pour celui qui désire tenter l'écriture télévisuelle, une lecture plus qu'intéressante pour le téléspectateur las de regarder bêtement des images défiler devant ses yeux, et désireux de comprendre ce qu'il voit.

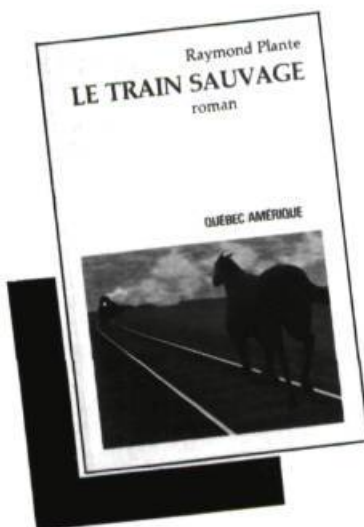
Pierre Hardy

LE TRAIN SAUVAGE Raymond Plante Québec/Amérique

Photographe plus ou moins raté, Pierre partage sa vie avec Mireille, une femme indépendante qui a réussi. Mais Pierre est mal dans sa peau et il fait souffrir ceux qui l'entourent. Pour «bousiller son angoisse», il se révolte et provoque comme un adolescent en crise. Il

s'amourache aussi de Julie, une jeune fille avec laquelle il tente de revivre à l'excès ses premiers désirs. Mais tout ne va pas pour le mieux. La violence et la lâcheté du héros finissent par le perdre davantage.

Ce roman se présente comme un véritable règlement de comptes. Pierre est l'un de ces êtres qui, même à trente ans, en veulent à toute forme d'autorité. Cela nous vaut des pages presque cruelles, sans pitié. Par exemple, les moments où Pierre raconte la médiocrité de ses parents sont durs, très durs. Incapable de renoncer à ses illusions, Pierre est un désespéré qui surnage à peine. Il ne parvient plus à faire jouer ses rêves



à contre-courant d'une réalité terne, une réalité ne lui offrant qu'un peu d'amour beaucoup de peur...

Divisée en cinq parties, cette oeuvre s'élabore au fil de scènes où le présent et le passé se chevauchent, créant ainsi une structure rigoureuse. L'écriture de Raymond Plante est directe, sans détour. Elle donne beaucoup à voir. *Le Train sauvage* se déroule tel un film aux images-chocs, implacables. L'illustration de Colville sur la couverture nous en offre une saisissante représentation.

Michel Dufour

VIENT DE PARAÎTRE

LE PETIT DERNIER de ROCH CARRIER

(544 pages!)

"de l'amour
dans la ferraille"
est

PASSIONNANT!

...

En vente partout et aux
ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ
2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

Stanké